

Margie Gillis: danse qui rit, danse qui pleure

La danse de Margie Gillis fut, pour plusieurs, une révélation, un coup de foudre, sans demimesure. La candeur de sa grâce mêlée à l'effronterie des postures de sa danse la situe quelque part entre le lyrisme du ballet classique et l'hermétisme de la danse contemporaine. Un lieu qu'elle a d'ailleurs défriché seule, avec l'aisance que lui donne sa passion pour son art.

Ovationnée pour la première de son spectacle Solo, qui réunit ses plus récentes pièces – des danses qui rient et des danses qui pleurent –, Margie Gillis nous rappelle que l'émotion première qui définit sa danse a déclenché l'attachement de son public et continue de le nourrir... à tort ou à raison.

Car bien qu'on y retrouve la touche originale et très personnelle de la chorégraphe-interprète dans certaines pièces comme Speak et Loon, il y a aussi au programme des oeuvres en panne de cette créativité fraîche qui donne souffle au dépouillement de sa gestuelle.

C'est le cas de No Cure, une trilogie sur la perte – de l'amour et de la raison - dont deux tableaux sont de nouvelles créations. Créés à partir des chansons de Leonard Cohen (Famous Blue Raincoat, No Cure for Love et Dance Me to the End of Love), qu'elle adore mais à qui elle n'a malheureusement pas laissé l'honneur de l'interprétation, le triptyque, d'emblée, sonne faux. Dans le premier tableau, où se relaient éloquentement douleur, ennui et rage, la simplicité du mouvement, habituellement si séduisante chez Gillis, frôle parfois le simplisme. Un regain d'espoir surgit au cours des deux autres tableaux qui font appel à l'humour candide de la chorégraphe pour passer du désespoir à la déchéance. Mais, moins efficace cette fois, le drôle flirte avec le grotesque.

Première oeuvre au programme de la soirée, George, créée l'année dernière à la mémoire de tous les hommes de sa vie, se perd aussi un peu dans l'inégalité de style. Ponctué de tours dramatiques et mimés comme la danseuse les rend bien, la pièce se permet quelques clins d'oeil stéréotypés.

Heureusement, avec Loon, on retrouve la fascinante habileté de Margie Gillis à créer des univers tout particuliers, à démythifier la danse tout en la magnifiant, alliant dépouillement et génie. Sur fond sonore de faune nocturne – criquets, ouaouarons, oiseaux et cris de huards -, elle déploie ses bras, ses doigts, son torse penché sur ses jambes prises dans le cocon de sa robe. À la manière d'une étrange mais sympathique créature, elle évolue sur scène à son propre rythme, sans jamais nous révéler son visage caché par sa chevelure en broussaille, qui trouve ici une nouvelle finalité dans la danse.

Enfin! On reconnaît celle qui avait su nous montrer que l'émotion de la danse ne tient pas qu'à la légèreté d'une arabesque ou aux tourments d'une Gisèle, mais aussi à un pied tordu ou à des bras qui s'agitent dans tous les sens. Avec Speak, aussi présentée en première mondiale avec No Cure, explose la force d'évocation du langage chorégraphique de Margie Gillis, qui donne ici merveilleusement corps aux mots étrangers de l'Indienne Sheila Chandra. Comme sa pièce Bloom présentée en 1989, mais d'une tout autre énergie, la danse de Speak fait vivre l'émotion du discours, malgré l'incompréhension première de celui-ci.

Pour finir la soirée, Gillis a repris Voyage, cette oeuvre plus plétique et onirique que chorégraphique, créée sur la chanson Si les bateaux de Gilles Vigneault. L'émotion était à son comble pendant la pièce. Portée par deux valises, devant tantôt un grand livre de conte, tantôt une embarcation de fortune, la chorégraphe cède le pas à l'interprète qui se livre dans toute sa sensibilité, à l'affût des moindres remous de l'âme poétique et musicale de Vigneault. D'où l'ovation finale.

Si la soirée résume bien la puissance du travail solo de Margie Gillis, elle suscite aussi la curiosité quant à ses prochaines oeuvres, où elle s'essayera entre autre à la création de groupe. Un renouvellement qu'on attendra avec impatience et curiosité.